

4377
Octave NAVARRE

Correspondant de l'Institut

La Comédie de Mœurs
chez Aristophane

EXTRAIT DE L'ARCHER

TOULOUSE

1931

Bibliothèque Maison de l'Orient



150098

LA COMEDIE DE MŒURS

CHEZ ARISTOPHANE

Je me suis amusé parfois à imaginer un dialogue des morts, à la manière surannée et charmante de Lucien et de Fénelon, où l'Ombre d'Aristophane, dans les Enfers, s'entreprendrait familièrement de l'art comique, de sa nature et de ses fins, avec les Ombres de ses plus notoires successeurs, Ménandre, Térence, Molière. Le poète de *Lysistratè*, à qui la Nature, avec une libéralité qu'elle n'a plus renouvelée, avait prodigué le don du rire, de tous les rires — vertu première d'un faiseur de comédies et qui, à elle seule, le dispenserait de toute autre — se complairait à en détailler les sources et les formes multiples à ses confrères, moins favorisés. Mais ceux-ci, à leur tour, l'instruiraient de beaucoup de nouveautés. Entre autres choses, il apprendrait d'eux ce que c'est que la comédie de caractères et la comédie de mœurs, deux formes d'art dont son siècle n'eut pas le moindre soupçon. C'est que, dans l'histoire générale de la

comédie, le théâtre d'Aristophane est un art à part. Les traditions et l'évolution, bien plus que l'action des hommes, l'ont fait ce qu'il est.

Née, dans l'ivresse des fêtes dionysiaques, d'un primitif concours « de gueule » qui, en s'affinant peu à peu et se disciplinant, était devenu une querelle, où les raisons remplaçaient les gros mots, et enfin une discussion, toujours satirique et plaisante, mais assujettie à des règles, la Comédie ancienne garda de cette origine un esprit combatif et agressif. En d'autres termes, toute pièce d'Aristophane est essentiellement une thèse, politique, sociale, morale, littéraire. Souvent cette thèse, en dépit des bouffonneries sous lesquelles le poète la déguise, est dans son fond sérieuse, grave même. Dans les *Acharniens*, dans la *Paix*, dans *Lysistratè*, par exemple, Aristophane démontre l'urgence et les bienfaits de la paix avec Lacédémone ; dans les *Cavaliers*, il dénonce les turpitudes et les méfaits du régime démagogique ; dans les *Nuées*, l'action corruptrice de l'éducation nouvelle, introduite par les sophistes ; dans les *Guêpes*, l'organisation détestable des tribunaux populaires. Mais ailleurs la thèse n'est plus qu'un amusant jeu d'esprit, paradoxe, fantaisie, allégorie, comme dans les *Femmes à l'assemblée*, les *Oiseaux*, *Ploutos*. Même dans ce cas, cependant, elle garde, elle affecte même, les dehors d'une démonstration. Démonstration *sui generis*, dont les moyens, naturellement, ne sont point, comme chez un logicien, des raisonnements, des arguments en forme. Ce sont les moyens propres à un dramaturge : un scénario, généralement fort léger, mais ingénieusement conçu pour illustrer la thèse, des situations appropriées, et enfin des ébauches de mœurs et de caractères. On le voit donc, la peinture des mœurs et des caractères qui, chez un Ménandre et chez un Molière, est la fin principale du drame n'est, au contraire, chez Aristophane qu'un moyen, entre plusieurs, au service d'une thèse. De là, deux

conséquences graves. Premièrement, cette peinture, chez lui, n'est généralement pas développée ; elle n'est poussée que juste au point qu'exigeait la démonstration. Passé ce point, le poète s'en désintéresse et l'abandonne. Et, par suite, nous n'avons guère que des ébauches, des esquisses. Secondement, cette peinture est intermittente, à éclipses. Par là j'entends que, derrière l'observateur sagace de la nature humaine, surgit à tout moment un pitre qui, pour nous mettre en joie, grimace en agitant les grelots de la folie, ou, pour nous convaincre, un avocat, porte-parole de l'auteur, qui plaide. En résumé donc, si Aristophane a fait parfois de la comédie de mœurs, c'est comme M. Jourdain fait de la prose, sans le vouloir, presque sans le savoir. Tel est cependant chez ce génial poète le don instinctif d'observation que ses moindres pochades ont une vie et une puissance de suggestion, qui nous ravissent.

Ces explications préalables et ces réserves étaient nécessaires pour délimiter la portée de l'étude qui va suivre.

I

LA FAMILLE

On extrairait aisément de l'œuvre d'Aristophane toute une galerie de tableaux, où ressuscitent les principaux aspects de la vie et de la société de son temps.

La famille, d'abord. Dans *Lysistratè*, Aristophane entrebâille pour nous la porte interdite d'un gynécée athénien. Vision d'un instant, qui fait songer, dans sa grâce légère, à quelque tableautin « galant » d'un Watteau ou d'un Fragonard : même brillant, même charme futile. A *Lysistratè*, la femme forte, qui veut, avec l'aide de ses compagnes, sauver

la patrie du fléau de la guerre, l'une d'elles répond avec une douce ironie :

« Quel acte sensé ou héroïque peut-on attendre de nous, qui vivons assises, fleuries de fards, parées de tuniques safranées ou de longs peignoirs sans ceintures, et chaussées de mules persiques ? »

Le gynécée athénien n'est pas cependant un harem. Ces femmes sont des citoyennes, qui ont des cœurs d'épouses et de mères. Les bruits du dehors pénètrent, bien qu'affaiblis, au fond du gynécée et le mettent parfois en émoi. C'est l'époque terrible de la guerre du Péloponèse. Ainsi que leurs sœurs de tous les temps, les femmes athéniennes sont, par sentiment bien plus que par raison, des pacifistes convaincues : *bella matribus detestata*. Et voici un dialogue entre mari et femme qui a dû, à cette date, trouver son pendant dans bien des ménages athéniens.

« Tout le temps précédent qu'a duré la guerre, nous avons, avec la réserve qui sied à notre sexe, tout supporté de vous autres, hommes, quelle que fût votre conduite ; car vous ne nous permettiez pas de souffler mot. Et pourtant, nous n'étions guère contentes. Mais nous connaissions votre humeur. Souvent, au logis, nous avons appris quelque résolution funeste que vous aviez adoptée dans une circonstance grave. Alors, la tristesse au cœur, mais le sourire aux lèvres, nous vous demandions : « Quel décret a-t-on décidé de graver sur la stèle au sujet de la paix, dans l'assemblée de ce jour ? — « Est-ce que cela te regarde ? » répliquait le mari ; silence ! » Et je faisais silence. Mais c'était, d'une fois à l'autre, une résolution pire encore qui venait à notre connaissance. « Comment, mon ami, demandions-nous, pouvez-vous tenir une conduite si insensée ? » Mais lui, aussitôt, de me regarder de travers : « Tisse ta toile ; sinon, gare aux coups ; la guerre, c'est l'affaire des hommes ! » Vint un jour cependant où nous vous entendîmes publiquement dire dans les rues : « Il ne reste pas un homme dans le pays ! » Et un autre répondait : « Non, pas un ! »

C'est de façon bien pittoresque que nous apparaissent aussi, en trois croquis réalistes, dignes d'un Téniers, les rapports des pères athéniens avec leurs enfants. Dans les *Nuées*, essayant d'attendrir un fils dénaturé, le vieux Strepsiade énumère complaisamment les services intimes qu'il lui rendait dans ses premiers ans.

« Moi qui t'ai élevé ! Alors que tu balbutiais à peine, je devinais tous tes désirs ! Si tu disais *bryn*, je comprenais et je te présentais à boire. Dès que tu faisais *miam, miam*, je t'apportais du pain. Et tu n'avais pas plutôt dit *caca* que je te prenais dans mes bras, je t'emportais dehors et te tenais accroupi. »

Et un peu plus tard de combien de cadeaux et de gâteries le père a comblé ce fils ingrat !

« Allons, obéis à ton père ! Autrefois, quand tu avais six ans et que tu ne faisais que balbutier, c'était moi qui t'obéissais. Avec la première obole que j'avais touchée comme juge, je t'achetai, il m'en souvient, aux fêtes de Zeus, un petit chariot. »

Enfin, comme tous les pères, Strepsiade est émerveillé de l'exceptionnelle intelligence de son fils : « Ne t'inquiète pas, dit-il à Socrate qui juge Phidippide trop jeune pour profiter de son enseignement :

« Ne t'inquiète pas, instruis-le. C'est une nature si intelligente ! Dès sa plus tendre enfance, quand il n'était pas plus haut que cela, il fabriquait de petites maisons, il sculptait des bateaux, il construisait de petits chariots en cuir, et avec des écorces de grenades il faisait des grenouilles : c'étaient des merveilles ! »

Après les femmes et les pères, veut-on à présent connaître les serviteurs, et leur mentalité professionnelle, qui ne différerait guère, du reste, de celle des serviteurs d'aujourd'hui ? Dans les *Guêpes*, Aristophane met en scène deux d'entre eux

se vantant de leur impertinence à l'égard des maîtres, bougonnant chaque fois qu'ils reçoivent un ordre, écoutant aux portes, et colportant avec délices les secrets de famille.

II

LA SOCIÉTÉ

Entre les différentes classes de la société athénienne, trois ont surtout attiré l'attention d'Aristophane : les gens du monde, les juges, les paysans.

Les gens du monde.

La vie mondaine, à Athènes, avec ses conventions et ses rites, apparaît, par échappées et à l'arrière-plan, dans toutes les pièces d'Aristophane. Mais particulièrement suggestif est le long épisode des *Guêpes*, où Bdélycléon entreprend d'initier le vieux juge, son père, aux manières du beau monde. Cette invention d'Aristophane est une ébauche — et peut-être le modèle — de la bouffonne série de scènes, où Molière à son tour montrera M. Jourdain s'évertuant à dépouiller le bourgeois qu'il a jusqu'alors été, pour prendre les airs d'un gentilhomme. Leçons successives des maîtres de danse, de musique, de philosophie, transformation vestimentaire du néophyte, tout cela est déjà indiqué dans les *Guêpes*. Chez Aristophane, c'est par la leçon d'habillement que commence l'éducation de Philocléon : à la place de son vieux manteau court (*tribôn*) et de ses gros souliers (*embades*), on lui fait mettre, en dépit de ses protestations, une confortable pelisse de laine persane (*chlaina*) et de fines chaussures *laconiennes*. Mais, plus encore que l'habit, c'est l'art de le porter qui fait l'homme du monde. Engoncé sous sa pelisse, le vieux

rustre « a tout l'air d'un furoncle, recouvert d'un emplâtre à l'ail ». Un cours de maintien s'impose : Bdélycléon enseigne donc à son père récalcitrant, par l'exemple d'abord et par l'application ensuite — ce qui donne lieu à une scène du plus haut comique — l'allure molle et désinvolte dont marchent les riches, « en se tortillant le derrière ». Après quoi, il reste à le former, tâche infiniment plus ardue, à l'art de la conversation. Dans une compagnie de personnes instruites et raffinées, comment tiendra-t-il sa partie ? Pas de ces grossières plaisanteries, dont il a pris l'habitude dans le peuple. Il lui faudra citer quelque trait personnel qui lui fasse honneur. Par exemple, l'ambassade, tout imaginaire d'ailleurs, dans laquelle il eut pour collègues Androclos et Clithénès. Ou bien encore, il racontera la lutte célèbre au pancrace entre Ephoudiôn et Ascondas, à laquelle il assista jadis à Olympie : qu'il apprécie en termes techniques les formes de ces deux athlètes, leurs côtes, leurs bras, leurs flancs, leur poitrine, de façon à étaler sa compétence sportive. Faut de mieux, il pourra se rabattre sur quelque exploit cynégitique, chasse au sanglier ou au lièvre, ou narrer une course au flambeau dans laquelle il a concouru. Mais, dans la vie de société à Athènes, il y avait un usage qui tenait de beaucoup la première place : c'étaient les banquets. Il est de toute nécessité que, pour la vie nouvelle qu'il va mener, Philocléon soit instruit des règles qui président à ces réunions. La première concerne la manière de prendre place sur le lit de table : il faut s'y glisser, en allongeant progressivement les genoux, d'un mouvement souple et en quelque sorte gymnique. Une fois à table, l'invité qui sait son monde ne manquera pas, pour faire plaisir à son hôte, de vanter quelque'un des vases de bronze qui sont là devant lui, de contempler en connaisseur la richesse du plafond, de louer les tentures. Ensuite la conversation générale s'engagera : ce sera l'occasion de placer négligemment quelques-uns des traits,

dont il a été question plus haut. Enfin, le repas terminé, viendra la *buverie* (*symposion*) ; la joueuse de flûte préludera, et le rameau de myrte circulant de main en main invitera les convives à chanter chacun sa chanson. Il y a certains morceaux traditionnels qu'il est d'usage et de bon ton de faire entendre en cette circonstance, par exemple l'éloge fameux d'Harmodios et d'Aristogiton, tel poème d'Alcée, etc.

En résumé, nous avons là tout un cours pratique des bienséances et des élégances, qui fait revivre devant nous la société polie d'Athènes. (1)

Les juges.

Une autre classe de la société athénienne, c'étaient les juges ou, pour mieux dire, les jurés, siégeant au grand tribunal de l'Héliée. Classe considérable, puisqu'elle comprenait plus du quart de la population civique (6.000 jurés sur 20 à 25.000 citoyens). La plaie du fonctionnarisme ne date pas, comme on le voit, d'aujourd'hui. Elus au sort pour un an, sans aucune condition de compétence, parmi les Athéniens âgés de plus de 30 ans, les héliastes siégeaient par sections de 200 membres au moins, souvent de mille, exceptionnellement même de 5.000. C'est dire qu'ils apportaient dans leur fonction la mentalité, non de magistrats professionnels, mais d'une foule, livrée à ses instincts, à ses préjugés, à ses passions. L'une des comédies d'Aristophane, les *Guêpes*, est tout entière consacrée à la satire de cette institution démagogique.

Le poète nous montre d'abord ces juges par l'extérieur ; nous entendons, nous voyons leurs propos, leurs faits et gestes, leurs ridicules, qui sont surtout l'effet de l'âge. Les héliastes en effet, ne l'oublions pas, sont en grande majorité

(1) Ne pas oublier qu'à Athènes, les honnêtes femmes n'ont à peu près aucune part à la vie de société ; les femmes qu'on y rencontre sont des courtisanes, joueuses de flûte, danseuses.

des vieillards, des « retraités », dirions-nous, qui n'ont plus le cerveau très solide et commencent à radoter. C'est la nuit noire encore ; une bande matinale d'héliastes, vêtus du manteau court des pauvres, et bâton en main, s'achemine à pas lourds vers le tribunal. Chacun est guidé par un enfant, porteur d'une lampe. Dans les ténèbres, nous les entendons qui se cherchent, s'interpellent, se rallient. Tout ce début est débordant de mouvement et de vie. Enfin ils se mettent en marche, avec précaution, explorant à chaque pas, de leur bâton, le terrain pour éviter les flaques et les pierres. Et, tout en marchant, on cause. C'est naturellement de leurs souvenirs de jeunesse, exploits et fredaines, que causent ces vieux de la vieille. Deux d'entre eux évoquent le siège de Byzance — cela remonte à un demi-siècle — auquel ils avaient pris part. Une certaine nuit, quel bon tour ils ont joué ! Maraudant à travers le camp, ils volèrent à la boulangère son mortier, qui, coupé en petit bois, leur servit à faire cuire leur popotte. Ah, c'était l'heureux temps ! Ici, un premier incident. L'une des lampes menace de s'éteindre. L'enfant, au lieu de ramasser par terre une brindille pour faire sortir la mèche, comme le lui conseillait le vieillard, juge plus expéditif de la tirer avec le doigt. Ce qui lui vaut une verte semonce : « Quelle idée te prend, de remonter la mèche avec le doigt, quand l'huile est si rare, nigaud ! Ah, le souci n'est pas pour toi, quand il faut la payer à prix d'or ! » Et une vigoureuse paire de claques sanctionne l'algarrade. Le garnement pleure, menace d'éteindre la lampe, et de planter là son vieux père « qui barbotera dans la boue, comme un canard ». Nouvel incident : un des héliastes, en heurtant de son bâton un caillou, en a fait jaillir une étincelle. Et à ce propos — et hors de propos — c'est toute une série de considérations météorologiques, qu'il tire de l'expérience populaire. « Il n'y a pas de doute : d'ici quatre jours, au plus — la chose est inévitable — nous aurons de la pluie.

Aussi bien, voyez ces champignons sur nos lampes : d'ordinaire, c'est signe de pluie abondante. Du reste, pour les fruits de la terre qui ne sont pas précoces, cette eau sera un bienfait. Seulement, il faudrait aussi le vent du nord ». A ce moment, les héliastes sont arrivés devant le logis de leur confrère, Philocléon : on fait halte. Étonnement général, en ne le voyant pas paraître à sa porte : il n'a pas coutume pourtant de se faire traîner à la remorque des autres. Toujours il marchait gaillardement en tête de la troupe, en chantant les chansons du vieux temps, celles de Phrynichos surtout. Que peut-il bien lui être arrivé ? Les hypothèses vont leur train ; elles sont de l'ordre le plus vulgaire. Peut-être qu'au saut du lit, il n'a pas retrouvé ses chaussures ? Peut-être aussi, dans l'obscurité, s'est-il cogné le pied, et sa cheville se sera enflammée ? Cela arrive aux vieillards. Qui sait enfin s'il n'aurait pas une tumeur à l'aîne ? Mais non, s'écrie soudain un des vieux, j'ai trouvé ! La raison de son absence, c'est certainement le jugement rendu hier : un accusé, chose sans précédent, a été acquitté. Sans doute, le vieux juge inexorable en a fait une maladie ; il est au lit, avec la fièvre. Faisons la part de l'outrance et de la fantaisie comiques : on ne pouvait peindre, en traits plus réels, plus vifs le radotage et le rabâchage séniles.

Mais Aristophane n'a pas vu seulement par le dehors les héliastes. Avec une sûreté admirable, il a aussi pénétré leur mentalité complexe. Le nom transparent, dont il a affublé le personnage qui les représente, Philocléon, est déjà un symbole : il rappelle que tous ces juges sont des créatures et des partisans de Cléon, autrement dit de la démagogie. A la démagogie, en effet, ils doivent le salaire judiciaire : Périclès l'avait fixé à une obole, il fut ensuite élevé à deux oboles. Cléon par surenchère l'a porté à trois, et il tient sa clientèle famélique en haleine par l'espoir de nouveaux relèvements. L'intérêt, voilà donc le principal motif de l'atta-

chement des juges populaires à leur fonction. C'est que le salaire judiciaire, pour la plupart de ces petites gens, que l'âge rendait incapables de tout autre métier, était un gagne-pain, le moyen de vivre et de faire vivre modestement leur famille. Il faut entendre Philocléon raconter l'accueil chaleureux qui l'attend à la maison, quand il rentre du tribunal. Tous s'empressent. Sa femme lui a préparé une bonne galette soufflée ; sa fille, sous couleur de le cajoler et de le baiser, lui pêche avec la langue le triobole, que, selon la coutume des gens du peuple, il porte dans sa bouche.

Outre le profit, la fonction de juge comporte, d'ailleurs, bien d'autres satisfactions accessoires. Satisfaction de vanité, d'abord. A la porte du tribunal, le juge est attendu par les accusés, qui, bien humblement, en suppliants, lui prennent la main. Au cours des débats, que de flatteries encore ! Dans leur défense, les plus riches se font humbles, petits autant qu'ils peuvent, afin de se rabaisser au niveau de leurs juges. Et enfin, au moment du verdict, chacun d'appeler à ses côtés filles et garçons qu'il traîne par la main ; et toute cette marmaille pleure et piaille à l'unisson, pour attendrir le tribunal. Comment le juge ne se sentirait-il pas le cœur gonflé d'orgueil ? D'autant que ces inculpés, ce sont souvent de grands personnages, « hauts de quatre coudées », si au-dessus de lui, qu'ils ignoreraient même son existence, n'étaient les tribunaux populaires.

Dans ces derniers mots perce un nouveau sentiment, moins avouable encore que les précédents : c'est l'envie, fléau des démocraties. Quelle maligne joie pour ces humbles que de prendre, l'occasion aidant, une revanche sur les privilégiés du sort, les nobles, les riches, en les brimant, en les condamnant de parti pris, sans les entendre ! Rappelons à ce propos l'assertion concordante d'Isocrate : « Ce n'est plus le crime qu'on poursuit dans nos tribunaux, c'est la richesse. Devant des juges irrités, aigris de leur propre misère, il faut se

défendre d'avoir du bien, comme d'un méfait : l'apparence de la fortune est plus dangereuse qu'une culpabilité bien établie. »

Enfin, dernier trait de la psychologie des juges athéniens : c'est l'ivresse d'une puissance, passagère sans doute, mais absolue, sans limites et sans contrôle. Fortune, honneur, vie des citoyens sont en leurs mains. « Un père a-t-il, à son lit de mort, désigné un mari pour sa fille et unique héritière, nous envoyons promener le testament et la coquille qui y a été solennellement apposée (1) ; nous accordons la fille à qui, par ses prières, a su nous toucher. Et cela, sans avoir de comptes à rendre ; aucune magistrature n'a un pareil privilège ! » Philocléon n'a-t-il pas droit, après cela, de s'égaliser à un roi, voire à Zeus lui-même ? « En quoi ma puissance est-elle inférieure à celle de Zeus ? Ne parle-t-on pas de moi, comme de Zeus ? Quand notre assemblée fait tumulte, chaque passant s'écrie : « Entendez-vous tonner le tribunal ? »

Les paysans.

Mais c'est surtout dans l'évocation des mœurs paysannes qu'excelle notre poète. On ne peut guère douter que ses premières années se soient passées aux champs. Tant toute son œuvre témoigne d'une expérience personnelle et directe des gens, des bêtes et des choses rustiques ; tant y éclate aussi une sympathie ardente pour la vie, physiquement et moralement saine, des paysans ! Relisons, par exemple, le savoureux morceau, où le vigneron Trygée chante les charmes de la paix retrouvée.

« Ah joie, joie ! Me voilà libéré du casque, et du fromage et des oignons ! Moi, je n'ai pas le goût des combats. Ce que j'aime, c'est de bien lamper, avec quelques amis, au coin

(1) En guise de sceau.

d'un bon feu, où flambe mon bois le plus sec — des souches arrachées en été — tout en faisant griller des pois chiches et rôtir des glands de hêtre. Et j'aime aussi à caresser la petite servante Thrace, pendant que ma femme est au bain. »

Et voici les loisirs et les passe-temps des campagnards attiques, dans les journées pluvieuses d'automne. On sent qu'Aristophane peint ici, d'après nature, des choses directement vues et entendues.

« Quoi de plus agréable, quand, les semailles faites, le ciel se répand en fines ondées, qu'un voisin qui vient vous dire : Allons, Chomarchidès, que faisons-nous aujourd'hui ? — M'est avis, voisin, de boire d'autant, tandis que le ciel travaille pour nous. Voyons, ma femme, fais-nous griller trois mesures de haricots, mêles-y des grains de froment, et sors-nous des figes. Quant à Manès, que la Syrienne aille le rappeler du champ : impossible aujourd'hui de tailler ou de bêcher la vigne, tant le sol est détrempe ! — Eh bien, reprend le voisin, qu'on aille aussi chez moi chercher une grive et deux pinsons. Il y avait également du caillé et quatre quartiers de lièvre. Pourvu que la belette n'en ait pas emporté sa part hier soir ! Car j'ai entendu dans la maison bien du bruit et je ne sais quel grabuge. Esclave, apporte-nous en trois quartiers ; le quatrième, tu le laisseras à mon père. Il nous faut aussi des rameaux de myrte, de ceux qui ont leurs fruits. Et, en même temps — c'est sur le chemin — qu'on crie à Charinadès qu'il vienne boire avec nous, puisque le ciel aide et bénit nos labours ! »

Et maintenant la visite du vignoble, ou « le tour du propriétaire. »

« Quand la cigale sonore chante son aimable chanson, je me plais à passer en revue mes vignes de Lemnos, pour voir si elles mûrissent (car c'est un plant précoce), et à épier le gonflement de la figue tardive. Puis, quand elle est à point, j'y mords à belles dents, tout en fredonnant le vieux refrain : « Saison bénie... ! » Je me fais ensuite une bonne infusion de menthe, et ainsi j'engraisse en cette fin d'été ! »

III

LA VIE POLITIQUE

Ne fût-ce qu'en raison des sujets traités, la vie politique tient dans les comédies d'Aristophane autant de place que la vie civile.

Transportons-nous, sous la conduite du poète, à l'assemblée du peuple, organe essentiel du gouvernement athénien. La description, complaisamment développée, qui nous en est offerte dans les *Acharniens*, comprend deux parties. Première partie : avant la séance. C'est le matin. Assis sur un banc de la Pnyx, le paysan Dikéopolis attend impatiemment l'ouverture de l'assemblée. Bien que l'heure soit depuis longtemps passée, il est seul. Tous les autres citoyens, et les prytanes mêmes qui formeront le bureau officiel de l'assemblée — l'esprit d'indiscipline étant le fond du caractère athénien — s'attardent et musent encore sur l'agora. Dikéopolis, dans un amusant monologue, exhale son dépit.

« C'est aujourd'hui jour d'assemblée régulière ; la réunion était pour l'aurore. Eh bien, voyez la Pnyx, elle est vide ! (*Regardant du côté de l'agora*). Les voilà là-bas sur l'agora : les uns bavardent, les autres s'enfuient à droite, à gauche, devant la corde rouge. Et nos prytanes ? Eux, non plus, ils ne sont pas arrivés. Ils arriveront en retard ; mais, une fois ici, vous verrez quelle bousculade ce sera pour s'emparer du premier banc : une trombe, un vrai torrent ! Quant à la conclusion de la paix, c'est bien le cadet de leurs soucis. Ah, mon pays, mon pauvre pays ! Tandis que moi, toujours le premier des premiers, j'arrive à l'assemblée ; je m'assieds, puis, me voyant seul, je geins, je baille, je m'étire, je pète, je ne sais que devenir, je dessine sur le sable, je m'épile, je fais mes comptes, le regard tourné vers mes champs, le cœur plein d'amour pour la paix, de haine pour la ville, de regrets pour mon village, qui, lui, ne m'a jamais dit :

« Achète du charbon, achète du vinaigre, de l'huile » ; il ne le connaissait même pas ce mot « achète », et sans qu'il fût besoin ni de hache ni de « hachette », (1) il me fournissait de lui-même tout le nécessaire. Aussi, cette fois, suis-je venu bien résolu à crier, à interrompre, à injurier tout orateur qui parlera d'autre chose que de la paix ! — Ah, voici enfin nos prytanes ! Il est midi. Quand je vous le disais ! Ne vous l'avais-je pas annoncé : quelle bousculade pour occuper le premier banc ! »

Dans ce morceau, l'observation est fine, spirituelle, à peine appuyée. La seconde partie est beaucoup plus haute en couleurs.

Après tant de retards, la séance s'ouvre enfin. Le héraut invite les citoyens à prendre la parole. Un citoyen naïf s'avance et, sans précautions oratoires, propose la paix immédiate avec Lacédémone. Incontinent, par ordre des prytanes, et au milieu des huées de l'assistance il est précipité de la tribune. Seul, Dikéopolis proteste. Appelée par le héraut, se présente alors une ambassade athénienne, qui revient de la cour du roi de Perse. Et nous assistons au rapport officiel des ambassadeurs sur leur mission. Députés auprès du Grand roi sous l'archontat d'Euthyménès (c'est-à-dire une douzaine d'années auparavant), avec une indemnité journalière de deux drachmes (somme relativement considérable, quadruple de celle que touchaient les héliastes), ils ont fait un bien dur voyage à travers les plaines de l'Asie. Etendus dans de bonnes voitures couvertes, il leur fallait souvent, pour soutenir la réputation d'Athènes auprès des Barbares qui sont grands buveurs, s'abreuver de vins exquis dans des coupes de cristal et d'or. La quatrième année seulement, ils ont atteint la cour du Grand roi. Par malheur, il venait de partir avec son armée, pour aller à la selle sur les montagnes d'or ; il mit huit mois à évacuer. A son retour,

(1) Il y a un calembour analogue dans le texte grec.

voulant traiter dignement les ambassadeurs, il leur fit servir des bœufs entiers cuits au four, ainsi qu'un oiseau trois fois plus grand que Cléonymos (démagogue, qui est l'objet des railleries incessantes d'Aristophane), et qui s'appelle « le hâbleur ». Comme garant de la bienveillance particulière du prince à l'égard d'Athènes, les ambassadeurs ont ramené avec eux un de ses grands officiers, qui répond au nom ronflant de Pseudartabas (un nom, dans la composition duquel entre le mot grec « mensonge »), et porte le titre officiel d'« Œil du roi ». Et donc on voit paraître, suivi d'un cortège d'eunuques, un étrange personnage, affublé à la perse, et qui montre, au milieu du front, un œil unique, énorme et tout rond comme un sabord de navire. Ce grotesque, invité à parler, s'exprime d'abord en un charabia soi-disant persique : « *I artaman exarxan apiona sâtra* » ; puis, de façon un peu plus intelligible, en un grec petit-nègre, où l'on distingue le mot « or ». D'où vive discussion entre les ambassadeurs et Dikéopolis, les premiers soutenant que le Grand roi promet beaucoup d'or au peuple athénien, le second, au contraire, qu'il n'en veut pas donner. Pour tirer la chose au clair, Dikéopolis s'avise d'un moyen : il prend à part l'« Œil du roi », et, dans un interrogatoire serré, lui arrache l'aveu, par signes, que les ambassadeurs bernent effrontément la cité. Ensuite, l'examinant de plus près ainsi que ses acolytes, Dikéopolis découvre que tous ces prétendus Perses sont, comme nous dirions, de Montmartre, c'est-à-dire des Athéniens déguisés. « Celui-ci, parbleu, c'est Clithène ! Et celui-là n'est autre que Straton ! » Il s'agit de deux efféminés du temps. Finalement, et malgré l'évidente tromperie, dénoncée par Dikéopolis, le héraut, au nom du Sénat, invite l'« Œil du roi » à se rendre au prytanée, où il sera l'hôte de la Cité. On conçoit l'écœurement de Dikéopolis. Mais son indignation n'éveille aucun écho.

Dans cette scène truculente, digne de Rabelais, tout n'est

certes pas du comique le plus fin. « J'avoue, dit Fénelon, que les traits plaisants d'Aristophane, me paraissent souvent bas ; ils sentent la farce... Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un roi de Perse, qui marche avec une armée de quarante mille hommes, pour aller sur une montagne d'or satisfaire aux infirmités de la nature ? » Notre goût est moins pudique et moins timoré. Comment ne pas admirer, dans toute cette scène, la verve d'inventions bouffonnes, l'exubérance de vie, l'allégresse drue et saine ? Le lecteur le plus revêché se sent emporté dans un courant irrésistible de belle humeur. Et puis surtout, ces énormités sont autre chose que les divagations d'une imagination en délire. Elles sont à base de réel. Comme en un miroir démesurément grossissant, on y voit à plein les tares fondamentales du régime populaire : mensonge, flagornerie, cupidité du côté des politiciens, crédulité et sottise incurables du côté du peuple. (1)

IV

ATHÈNES GUERRIÈRE

Nous avons vu jusqu'ici quelques aspects de la vie normale d'Athènes, en temps de paix. Considérons maintenant — cet aspect exceptionnel n'importe pas moins pour connaître un peuple — Athènes guerrière. Dans les *Acharniens*, Aristophane suppose qu'à la suite d'un outrage imaginaire de la part de Lacédémone, l'orgueil national d'Athènes s'est cabré. Sur le champ, dans un sursaut d'indignation, le peuple a voté la guerre. Suit alors une description, disons mieux, un vivant *instantané* des préparatifs militaires, auxquels il faut procéder

(1) Et cela est vrai également de la comédie tout entière des *Cavaliers*, qui sera la reprise, à une échelle agrandie, du même sujet.

en hâte. Dans cette description, le poète, avec un art instinctif, pratique déjà ce que plus tard on appellera *l'impressionnisme* : par la multiplicité, la disproportion et l'incohérence voulues des détails, il rend merveilleusement l'activité trépidante, bruyante, grouillante, qui dresse dans un élan soudain toutes les classes de la nation. Nation nonchalante et légère, impropre aux lenteurs méthodiques, mais qui, en temps de crise, rachète ces défauts par une prodigieuse faculté d'improvisation inventive.

« Nul doute qu'en pareil cas vous n'eussiez sur le champ mis 300 navires à la mer. Et alors la ville eût été pleine du tumulte des soldats, d'appels au triérarque : ici, c'est la solde qu'on distribue, là les statues de Pallas qu'on redore. (1) Quel vacarme dans le portique aux céréales, pendant qu'on mesure le blé ! Partout, des outres, des courroies à rames, des jarres, des provisions d'ail, d'olives, d'ognons qu'on enferme dans des filets ; et couronnes et sardines et joueuses de flûte, et yeux pochés. A l'arsenal, c'est autre chose : les avirons qu'on aplatit, les tolets qu'on enfonce à grands coups, les courroies qu'on fixe aux sabords, et flûtes, et cris de commandement, et fifres, et sifflets. »

V

ARISTOPHANE ET MÉNANDRE

J'ai à dessein réservé pour la fin de cette étude une peinture de mœurs athéniennes, incomparablement plus fouillée que les précédentes, qui, malgré leur intérêt, n'étaient guère que des croquis. Il s'agit ici d'un acte presque entier, celui par où s'ouvrent les *Nuées*. Aristophane y montre une famille

(1) Il s'agit des statues qui se dressaient à la poupe des navires athéniens.

athénienne en un moment de crise aiguë, déterminée par des embarras financiers. Les causes morales de cette crise, les réactions qu'elle crée chez les divers personnages, sont étudiées avec un art délicat et sûr.

Personnages agissants et parlants : Strepsiade, vieux paysan propriétaire, que la guerre a forcé, comme tous les ruraux, à émigrer en ville ; son fils Phidippide, et quelques esclaves. Mais il ne faut pas omettre un personnage « invisible et présent » : la mère, cause principale de la crise. L'action se passe dans la chambre unique (les nécessités scéniques, autant que la guerre, expliquent cette promiscuité) où sont couchés Strepsiade, Phidippide et les serviteurs.

C'est la nuit. Le fils, ainsi que les esclaves, dorment à poings fermés. Seul, Strepsiade veille : il a passé une nuit d'insomnie, ruminant ses dettes et les moyens d'échapper à ses créanciers. Il se dresse sur son lit :

« Ah, grands dieux, quelle longueur ont ces nuits ! Elles n'en finissent pas ! Le jour ne paraîtra donc jamais ? Voilà longtemps cependant que j'ai entendu le coq ! Mes esclaves, eux, ils ronflent ! Ah, ce n'est pas ainsi que les choses se seraient passées autrefois ! Maudite guerre, qui est cause de tant de maux ; et l'un d'eux, c'est que je ne puis même pas châtier mes esclaves ! (1) Et ce beau fils, le voyez-vous ? Lui aussi, il ne fait qu'un somme de toute la nuit, et il pète, roulé en boule dans une demi-douzaine de couvertures. Allons, puisque c'est la consigne, recouchons-nous et ronflons, nous aussi ! »

Cela dit, notre homme se renfonce jusqu'au cou sous ses couvertures. Long silence, durant lequel il se tourne et retourne fiévreusement. Le sommeil ne venant pas, Strepsiade se redresse de nouveau sur son lit, et reprend son monologue.

« Ah, malheur ! Impossible de dormir, tant je suis dévoré par... toutes ces dépenses, cette écurie, ces dettes ! Et le cou-

(1) Par crainte qu'ils ne désertent à l'ennemi.

pable, c'est ce gaillard-là ! Lui, ses longs cheveux au vent, il se pavane à cheval et en char, et ne rêve que de coursiers ; tandis que moi, je ne vis plus, quand je vois la lune amener la deuxième décade ; car le terme des intérêts approche. »

Ici, nouveau jeu de scène. Subitement Strepsiade décide de se lever ; il va au grabat d'un de ses esclaves, qu'il secoue et réveille.

« Esclave, allume la lampe, et sors-moi mon livre de comptes que j'y voie la liste de mes créanciers et que je fasse le calcul des intérêts dûs. »

L'esclave va chercher le registre et le remet à son maître qui, assis maintenant sur son lit et le livre sur les genoux, s'absorbe dans ses comptes.

« Allons, voyons, qu'est-ce que je dois ? Douze mines à Pusias. Pourquoi douze mines à Pusias ? A quelle occasion, cet emprunt ? Oui, j'y suis : c'était pour l'achat de ce fameux cheval, marqué d'un *koppa*. (1) Ah, malheur ! Que n'ai-je, au lieu de cela, *écopé* un bon coup de pierre dans l'œil, qui m'eût éborgné ! »

Au beau milieu de ces calculs, voilà que le fils se met à rêver tout haut. Et c'est de chevaux, naturellement, qu'il rêve : il s'imagine prendre part à une course de chars de guerre.

« PHIDIPPIDE (*s'adressant à un de ses concurrents*). — Philon, tu triches ; garde ta ligne.

STREPSIADE. — Voilà bien le mal qui m'a perdu. Même en dormant, il ne rêve que d'équitation !

PHIDIPPIDE (*interrogeant un autre concurrent*). — Combien de tours doivent faire les chars ?

STREPSIADE. — Des tours et des détours, c'est à ton père que tu en fais faire...

(1) Ancienne lettre de l'alphabet grec, dont on marquait les chevaux de prix.

PHIDIPPIDE (à son palefrenier). — Ramène le cheval, et fais-le rouler dans la poussière.

STREPSIADE. — Rouler, dis-tu. Mais, malheureux, c'est moi que tu as roulé ! »

Ces médiocres calembours n'ont pas besoin d'excuse. Car ce ne sont pas des mots d'auteur, mais des mots de nature, tels qu'en suggèrent dans la réalité le dépit, l'indignation. « L'auteur, eût dit Molière, chez qui on en trouve de semblables, n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais pour une chose qui caractérise l'homme. »

Les répliques irritées de Strepsiade ont fini par éveiller Phidippide, qui s'ébroue, se frotte les yeux, bougonne contre le bruit que fait son père, puis finalement se retourne sur le côté, et se rendort.

Strepsiade, lui, reprend son triste monologue. Du présent il remonte au passé, de ses dettes à leur origine. La cause de tout le mal, c'est son mariage, un mariage mal assorti, disproportionné surtout. Paysan frugal, économe, grossier, n'a-t-il pas eu la sottise d'épouser une femme de noble race, orgueilleuse et accoutumée au luxe, la propre nièce de Mégacles, fils de Mégacles ? Entre deux éducations si opposées, l'accord était impossible. Il en est là de ses réflexions moroses, quand se produit un incident domestique. La lampe va s'éteindre, faute d'huile. Strepsiade se fâche contre l'esclave, qui y a mis une trop grosse mèche, « une biberonne de mèche », et l'appelle pour le corriger. Protestations et pleurs de l'esclave. La lampe rallumée, Strepsiade renoue le fil interrompu de ses souvenirs. Peu après le mariage, survint la naissance d'un fils. Et ce fut, entre les deux époux, l'occasion d'un conflit, qui symbolise en raccourci le contraste de leurs caractères. Il s'agissait du prénom à donner à l'enfant. Comme de juste, la mère voulait un nom distingué, glorieux, où entrerait le mot *hippos* (cheval), afin de rappeler les victoires hippiques remportées aux grands jeux par ses ancêtres :

Xanthippos, par exemple, ou Chaerippos, ou Callippidès. Le père en tenait, lui, pour un nom très bourgeois, celui de Pheidonidès : outre qu'il avait été porté par son grand-père, l'idée d'économie (*phaidomai*, j'épargne) y est contenue. Il fallut de longs débats, avant qu'on aboutit à un compromis ; l'enfant s'appellerait Pheidippidès, nom qui réunit bizarrement les deux idées de cheval et d'économie.

Cette première querelle, au sujet de l'enfant, fut suivie de beaucoup d'autres. A propos de son éducation, puis de sa carrière, il y eut de nouveaux conflits dans le ménage.

« Ah, disait sa mère, en le prenant sur ses genoux et en le caressant, quand tu auras grandi, et que, vainqueur aux jeux, tu rentreras triomphalement dans la cité, en manteau de pourpre, sur ton char, à l'exemple de ton ancêtre, Mégacles ! — Ah plutôt, répliquais-je, quand tu ramèneras de la colline tes chèvres, à l'exemple de ton père, couvert d'une peau de bique ! »

L'enfant grandit, tirillé entre ces deux influences contradictoires. Ce fut naturellement celle de la mère qui l'emporta : à une vie de labeur et de fatigue, il préféra d'instinct une vie luxueuse et brillante. Et sa passion pour les chevaux a ruiné la famille. Quel remède à cette situation ? Il n'y en a qu'un seul, que Strepsiade a fini par trouver, au cours de ses nuits d'insomnie. Mais, pour cela, le concours de Phidippide est indispensable. Il faut donc amadouer le jeune homme, le gagner adroitement. Strepsiade s'approche du chevet de son fils et, en l'appelant doucement, tendrement, l'éveille peu à peu :

STREPSIADE. — Phidippide, mon petit Phidippide !

PHIDIPPIDE. — Qu'y a-t-il, mon père ?

STREPSIADE. — Embrasse-moi, et donne-moi ta main.

PHIDIPPIDE. — Voilà ! De quoi s'agit-il ?

STREPSIADE. — Dis-moi, tu m'aimes ?

PHIDIPPIDE (*montrant l'anneau qu'il a au doigt*). — Oui, par cette image de Poseidon, dieu des chevaux !

STREPSIADE. — Oh non, laisse-moi de côté ce dieu et ses chevaux, car c'est lui la cause de tous mes malheurs ! Mais, si tu m'aimes réellement du fond du cœur, mon enfant, obéis-moi... un peu.

PHIDIPPIDE. — En quoi donc faut-il t'obéir ?

STREPSIADE. — Change sans tarder ta façon de vivre, et va suivre les leçons que je te dirai.

PHIDIPPIDE. — Eh bien, parle ; que me demandes-tu ?

STREPSIADE. — Et tu m'obéiras... un peu ?

PHIDIPPIDE. — Je t'obéirai, par... Dionysos !

Du doigt Strepsiade montre alors à son fils la maison voisine : c'est celle de Socrate. Là s'apprennent deux formes de raisonnement. L'un, qu'on appelle le raisonnement *fort*, sert dans les causes justes : Strepsiade n'en a cure. Mais grâce à l'autre, qui s'appelle le raisonnement *faible*, on triomphe invinciblement dans toutes les causes, eût-on cent fois tort : c'est de celui-là que Strepsiade a besoin. Que Phidippide, qui est jeune et d'intelligence souple, consente à aller l'apprendre, et son père ne paiera pas ses dettes. Ce beau plan échoue. En dépit des prières et des caresses, Phidippide refuse obstinément : il n'oserait plus, après s'être abîmé le teint à étudier, paraître devant les chevaliers, ses compagnons. Strepsiade, hors de lui, maudit et déshérite son fils, qui n'en paraît guère ému : « Eh bien, je vais de ce pas chez mon oncle Mégaclês, qui ne me laissera pas manquer de chevaux ; et de tes menaces je me soucie peu ! » Dans ces conditions, il ne reste plus au bonhomme Strepsiade d'autre ressource que d'aller lui-même, malgré son âge et son intelligence obtuse, se mettre à l'école de Socrate.

Ce premier acte des *Nuées* n'est pas seulement une merveille d'exposition adroite. Il est, en même temps, un tableau de mœurs domestiques, criant de vérité, et que, par une heureuse exception, ne dépare aucune, ou presque aucune, de

ces outrances et de ces indécences, tare congénitale de la Comédie ancienne. On croirait lire déjà tel mime vécu de Théocrite ou d'Héronidas, les *Syracusaines* ou les *Femmes au temple d'Asclépios*. Plus exactement, une pareille scène présage la venue prochaine de la Comédie nouvelle ; et elle prouve que le poète des *Nuées*, s'il avait vu le jour quelque cent ans plus tard, eût égalé, voire surpassé dans la comédie de mœurs le maître du genre, Ménandre. A une vision plus poussée et plus franche du réel, il aurait joint en effet, dans le rendu, une force, une largeur, un relief qui ne sont qu'à lui. Aussi bien ne comparons pas ces deux poètes comiques : il y a entre eux toute la distance qui sépare un talent des plus distingués, mais tempéré et limité, d'un génie exubérant qui, dans sa souple et déconcertante complexité, allie en se jouant Ménandre lui-même, et Plaute, et Molière, et Musset, sans compter Tabarin et Karagheuz.